

Note De Lecture Critique

« *Les mégères* » de Ibrahim FIOKO

Né à Bafia le 22 février 1977. Fils de l’Afrique et de son pays le Cameroun. Ibrahim Fioko est un romancier de la misère humaine, de l’espoir des jeunes, mais aussi des générations à venir. Son imaginaire ressort de manière générale les problématiques d’une Afrique pauvre ; dans son errance méditative, il sculpte les idées qui incite à la prise de conscience car il pense comme Hannah Arendt que la « société est une mise en commun des singularités ; c’est-à-dire un regroupement de plusieurs individus appelés à se partager l’espace afin d’en faire un cadre de vie paisible ». Il regarde au loin la société avec une certaine maturité et un sens approfondi d’analyse. Après « *Ma traquée* » et « *L’Enfer des diplômés* » Ibrahim revient en 2023 avec « *Les mégères* ».

Dans un style à la fois familier et marqué par le recyclage des problèmes de la société camerounaise. En 177 pages l’auteur met en récit l’histoire d’un jeune homme dont le nom est Amang. Structurellement, il choisit de la diviser en 9 chapitres déséquilibrés pour indiquer l’itinéraire de ses personnages protagonistes.

Amang, fils unique, perd en classe de seconde sa mère. Il endure par la suite la maltraitance tour à tour de sa marâtre Bong et de Fibak la femme de son oncle. Son esprit résilient le rend inébranlable et prêt à surmonter tous les obstacles qui se dressent sur son chemin. Après l’obtention de son Baccalauréat, son parcours universitaire à Yaoundé lui offre une opportunité de réussir. Marié et père d’une petite fille, il peut goûter au bonheur. Suivant ce récit tragique peut réellement savourer le bonheur sans celle qui fut sa motivation depuis son enfance ?

Le roman de Fioko est un genre qui se situe au confluent de la société traditionnelle empreint des valeurs occidentalisées. Entre les scènes et les commentaires, « *Les mégères* » est un véritable chef d’œuvre.

Dans une alternance d’éléments intrinsèques au texte, le narrateur privilégie la focalisation externe pour aborder la problématique de la « maltraitance ». Il traite de manière objective la thématique tout en incluant au 1^{er} chapitre la pratique de la sorcellerie. Il la manifeste dans le texte avec la figure des personnages Yahka et Akiban : « *Yhaka et Akiban, deux crapuleux vieillards à la réputation bien établie en matière sorcellerie à des kilomètres à la ronde, manœuvraient dans l’ombre* » (p.20).

Il ne lésine pas sur la mort de certains personnages comme « *Bedièh* » (p.31) afin de rendre plus vivant le message qu'il passe à son lectorat. Encore que la mort est le dénominateur commun à tous les hommes nonobstant leur statut et leur grade dans la société. Cette fatalité est considérée chez Achille Mbembe comme un appel fort évocateur à un changement de comportement pour un continent, un pays, un Cameroun participatif à la mondialisation.

Au 2^e, 4^e et 6^e chapitres, Ibrahim révèle la raison même de l'écriture de cette œuvre : la problématique de la maltraitance. Il choisit Amang et Keila comme personnages protagonistes. Deux enfants uniques à leurs mères. Ils vont subir les caprices des mégères soit dans un environnement polygamique soit dans un environnement monogamique. La 1^{ère} mégère Bong est une figure parentale égoïste et méchante. Elle est la coépouse de la mère d'Amang. Détentrice de tous les secrets diaboliques pour dompter son mari et sa maison. Elle ne rate pas sa cible surtout quand ses intérêts sont menacés. Cet extrait est assez illustratif : « *Amang que vous voyez ici est un enfant qui m'a toujours dépassé. Il est très arrogant et méprisant. En ce qui me concerne, l'Université est bien ; mais où est donc l'argent... Il n'est plus un enfant. Et après cette Université, qui pourra encore lui parler ?* » (p.46)

La 2^e mégère Fibak est une copie de la personne de Bong. Méchante et adultère, elle s'en prend à Amang car pour elle, c'est un véritable blocage pour ses ébats amoureux. Tandis que la 3^e mégère Ghiskan est un personnage frustré et commère. Elle s'attelle à travailler dans le but de ternir l'image de Keila, lorsque cette dernière refuse de s'adapter à sa vision de vie (p.115-117).

Au 3^e chapitre Fioko choisit d'intégrer la mobilité universitaire d'Amang. Sa réussite au Baccalauréat, l'amène à la capitale politique. Au 5^e chapitre apparaît le délit de Fibak. Ibrahim l'intègre expressément pour montrer qu'on paie tôt ou tard de sa méchanceté.

Ibrahim revient au 7^e chapitre avec le retour d'Amang. Après la campagne de diabolisation de Bong, il choisit de ramener Amang au village. Son retour est intentionnel non seulement pour amener Bong à prendre conscience de sa méchanceté mais aussi pour présenter Keila l'élue de son cœur. « *Telle une pluie qui ne rentre jamais sans avoir accompli ce pourquoi elle est sortie* » (Esaïe 55V10-11). Le bonheur qui frappe à la porte d'Amang suit son cours afin d'accomplir sa mission. Enfin, au 8^e

et au 9^e le romancier parle de l'ascendance du bonheur d'Amang et de Keila. Deux chapitres qui marquent la fin du récit et qui partagent ce message du post-scriptum « *mais au lieu de les briser, elles ont plutôt contribué malgré elles, à forger la personnalité et le charisme de ces jeunes gens...* » (p.179)

L'œuvre d'Ibrahim est un lieu de description et de présentation des valeurs africaines et celles de l'Occident. Elle en ressort que les hommes doivent développer le vivre-ensemble, la résilience, les rêves. Pour lui le vivre-ensemble qui fait appel à la fraternité, à l'hospitalité, à la bienveillance, à la bonté, à l'amour ; des valeurs d'ailleurs universelles. Ceci implique de comprendre l'autre non pas comme simple être humain ou individu vivant dans une même société, mais comme soi-même, et les actions doivent aller au-delà de la simple manifestation de sa présence. C'est à partir de là qu'on peut parler d'une réelle révolution en Afrique notamment au Cameroun. Gaston Paul Effa écrit à ce sujet qu' : « il ne faut pas nier que le rôle de l'amour est déterminant dans cette révolution. Si je me sens obligé d'agir pour autrui, cela ne vient pas à dire que je me préfère à lui. Je ne suis pas empêché d'être moi-même mais, pour le bien-être de la société, je dois donner son médicament à un malade car, lorsque la société fonctionne bien, il y'a en moi une satisfaction ou, au contraire, une souffrance intérieure ». Ce qui donne à croire que La fiction d'Ibrahim Fioko rappelle et interpelle la conscience des candidats à la maltraitance et à la méchanceté humaine à changer la donne. Ainsi, il est évident qu'en vivant dans une communauté, on vit dans la paix et gagne d'une certaine stabilité et quiétude.

La notion de la maltraitance tutoie celle de la résilience. La vie est faite des hauts et des bas, des opportunités et des obstacles. Ce qui convient de garder, les grands combats apportent des grandes victoires. Pour y arriver, il faut une génération des résilients. Amang est donc un itinéraire à suivre ; entre la maltraitance et la résilience intervient la notion du rêve, le rêve comme une motivation, une vision. Ce beau texte invite les jeunes africains à rêver. Le rêve porte et pousse à croire qu'on peut y arriver malgré les coups de la vie.

L'instinct maternel une notion pas les moindres de ce texte. Toutes les femmes devraient l'avoir surtout en Afrique car notre Afrique est la mère de l'humanité. Encore que dans la culture africaine, l'enfant n'appartient pas seulement à son parent biologique mais à toute la communauté. Cette dernière contribue aussi à son éducation et à son épanouissement. Une valeur qui se transmet de génération en génération.

En somme, l'emploi des figures féminines dans le texte n'est pas fortuit. Il a permis de comprendre le ciblage de l'auteur car la méchanceté, l'égoïsme, la médisance sont des maux intrinsèques à leur nature. Bien qu'aujourd'hui tout prouve qu'il est rétrograde de penser que tout tourne autour de soi. « Aime ton prochain comme toi-même » a dit le Créateur. Ainsi, l'écriture est perçue comme un moyen qui permet de se remettre en cause.

Toutefois, à la fin du récit, on semble être dans un jeu d'ombre et de lumière entre la problématique de la maltraitance et celle de la pauvreté. À regarder de près, la maltraitance est fille de la pauvreté ou mieux de la misère. Dans une société où les foyers polygamiques pauvres, les mères-célibataires, le manque de logements sociaux, le manque d'employabilité, le manque de liberté, sont mal gérés, l'évidence tangible restent des frustrations et des meurtres. Traiter les symptômes, c'est refuser de guérir. À l'heure où la mondialisation bat son plein, tous les efforts doivent être centrés sur les problématiques qui empêchent l'Afrique de se développer et d'être au même pied d'égalité dans les transactions mondiales. Car l'enjeu est de taille et il faut craindre qu'au moment où l'on scrute la contribution de chaque peuple à la construction d'un monde global, l'Afrique n'offre que sa flexibilité, c'est-à-dire en définitive sa soumission aux injonctions venues d'ailleurs. Certes le romancier n'est pas un solutionneur de problèmes mais son apport influence la tournure des choses.

Ce qui demeure à la sortie de la lecture de ce beau texte, c'est la capacité à s'identifier aux situations d'Amang et Keila. Après l'obtention du Baccalauréat, plusieurs enfants ressortissants des familles pauvres endurent des atrocités pour un logement chez un proche ou par jalousie d'une marâtre. Malgré tout, on garde en esprit une tante, un oncle, une cousine ou un ami qui marque la différence comme Nwamey et Kèhman. Aussi cette capacité d'Ibrahim Fioko à garder le cœur de l'enfant de l'offense. Une thérapie pour sensibiliser les moniteurs et les encadreurs.

Yaoundé, 12 avril 2024
Par Marie Ekassi Mvogo
Critique littéraire